

# LE SÉQUESTRE

## PREMIÈRE PARTIE

### I

— V'là vot'lait, mam'selle Lili.

— Merci, m'ame Bourgeois... Posez-le sur la com-mode.

Par la porte entre-bâillée, une grosse main se montra, tenant une boîte au lait en fer-blanc, puis à la main succéda le corps tout entier d'une femme de quarante ans, la figure couperosée, enveloppée dans un châle passé de mode et de couleur, coiffée d'un bonnet du matin, dont les bandes lui battaient le front, l'œil rond et perçant.

Elle jeta un coup d'œil dans la chambre, aperçut Lili couchée et poussa une bruyante exclamation de surprise.

— Pas encore levée, paresseuse ? Serions-nous indisposée ?

— Du tout, mais j'ai veillé tard, hier soir.

— Vous vous abîmez les yeux, mon enfant.

— Il faut bien travailler, quand on a de la besogne pressée.

La jeune fille, car c'est une jeune fille que nous présentons à nos lecteurs, s'était dressée à demi sur son séant.

— Quelle heure est-il ?

— Il pointe sept heures, mademoiselle, et le soleil est déjà haut.

— On ne s'en aperçoit guère chez vous.

Et Lili éclata de rire.

M<sup>me</sup> Bourgeois, légèrement vexée, fit observer sentencieusement à la jeune fille qu'elle n'était pas au premier, dans un appartement de quatre ou cinq mille francs, pour avoir à flots le soleil et la lumière, mais dans un petit cabinet de quinze francs par mois.

— Et c'est encore beaucoup pour ma bourse, ajouta Lili, en sautant à bas de son lit.

— Alors, mademoiselle, observa sévèrement M<sup>me</sup> Bourgeois, on ne se plaint pas.

— Mais je ne me plains pas, je plaisante... Quel temps fait-il ?

— Il fera beau, à ce qu'il me semble.

La concierge avait déposé sa boîte au lait sur la com-mode de la jeune fille.

Elle se disposait à se retirer.

— Mademoiselle n'a pas besoin de moi ?

— Non, Madame Bourgeois.

— Du reste, si vous avez besoin, vous connaissez le signal.

— Oui, oui, soyez tranquille.

— Mais pas avant une demi-heure, toutefois, rapport que je vais faire une commission pour mon locataire du premier.

— Ah ! le premier est loué ? demanda Lili.

— D'hier, oui, mademoiselle, répondit la portière en se rengorgeant, et pour une négociation bien menée, ç'a été une négociation bien menée, je m'en flatte.

— C'est une famille ?

— Non, mademoiselle, un jeune homme tout seul, quelqu'un de la haute.

Lili éclata de nouveau.

— Ah ! ah ! Et à quoi avez-vous vu ça ?

— A quoi ? dame ! on a de l'œil d'abord. Et puis, c'est tout jeune encore, et décoré déjà : une rosette grosse comme un chou !

— Diable ! s'écria la jeune fille avec une feinte admiration.

Puis elle ajouta :

— Vous voilà enfin au comble de vos vœux : un homme seul, sans chien, sans enfants ?

— Si je disais qu'il est sans chien, je mentirais, vu qu'il en a un et qu'il est même énorme.

— On ne peut pas tout avoir, murmura Lili, avec une légère pointe d'ironie que la brave femme ne saisit pas.

— Enfin, tel qu'il est, je m'en contente, dit M<sup>me</sup> Bourgeois. Mais je voudrais que vous le voyiez. Voilà un jeune homme ! et mia...

La jeune fille secoua la tête.

— Oh ! c'est inutile, madame Bourgeois, ni son minois ni sa toilette ne me tenteraient.

— Oui, je sais, votre cœur est pris.

— Depuis longtemps.

— M. Armand ?

— Vous le connaissez ?

— Je l'ai vu assez souvent avec vous. Il est gentil.

— Et doux, comme il faut.

— Oui... je n'ai qu'à me louer de sa politesse.

— Nous devons nous marier dès que nous aurons l'âge et que nous gagnerons assez.

— Que fait-il ?

— Il est employé dans une maison de banque.

— Et vous croyez ?

— Quoi ?

— Qu'il ne vous manquera pas de parole ?... Ça a la tête si légère, des fois, ces jeunes gens !

— Je suis sûre de lui comme de moi, répondit sèchement la jeune fille.

— Tant mieux, car au jour d'aujourd'hui...

Lili s'était mise à sa toilette, qu'elle activait févreusement.

M<sup>me</sup> Bourgeois s'aperçut qu'elle menaçait de devenir importune.

— Mais je bavarde, et ma commission... Au revoir, mademoiselle Lili.

— Au revoir, m'ame Bourgeois, et merci, répondit la jeune fille.

Puis, restée seule, elle se plongea la tête dans sa cuvette, déroula sous le peigne ses cheveux d'un blond doré, qui l'enveloppèrent d'un nuage lumineux.

Elle semblait avoir de quinze à seize ans.

Les traits étaient beaux, l'œil bleu, vif et intelligent.

La chair était d'une blancheur de lait.

Elle était surtout ravissante à cette heure où nous la présentons à nos lecteurs, encore rosée de la chaleur du sommeil, l'haleine fraîche, le regard reposé et calme, la lèvre souriante, l'esprit plein de gaieté et de chansons, s'épanouissant sous le soleil dont un rayon venait enfin d'atteindre la tabatière, mettant dans la chambrette une raie lumineuse dans laquelle les grains de poussière dansaient.

Il y avait plusieurs mois que Louise ou plutôt Lili — car elle n'était connue dans la maison que sous ce sobriquet — avait perdu sa mère, dans cette chambre même où elle était maintenant... sa mère morte presque de chagrin, après une vie de privations et de dénûment... Elle était restée toute seule, sans amis, sans autre protecteur que la concierge, que nous venons de voir chez elle, et le jeune homme dont il a été question plus haut. Ce garçon, son ancien voisin, avait été l'amî, le compagnon de misère de l'enfant.

Il avait vécu dans une mansarde, près de celle qu'elles habitaient elles-mêmes, et ne les avait jamais oubliées depuis qu'il gagnait plus d'argent, qu'il avait un emploi plus rémunérateur... Tous les dimanches et tous les jours de fête, il accourait dès le matin chez Lili et l'emmenait promener aux environs de Paris, en tout bien, tout honneur, comme deux fiancés qui doivent s'épouser et qui se respectent...

C'était à lui que la jeune fille pensait en faisant sa toilette... Elle pensait que deux jours à peine la séparaient encore du dimanche, qu'elle le verrait et qu'ils